

## **Culture, Langues Africaines, Renaissance et Développement**

*Communication présentée à l'Organisation Régionale Africaine de la Confédération Syndicale Internationale (CSI-Afrique), Forum de la rentrée, Kisumu, au Kenya, du 23 au 27 Janvier 2012.*

Par

Kwesi Prah Kwaa du CASAS (*Centre for Advanced Studies of African Society*)

Le Cap

### **Introduction**

La notion de culture a différentes significations selon les personnes. De manière générale, on peut dire qu'il existe deux types de significations. Tout d'abord, il y a la compréhension et l'usage populaires du terme pour désigner les habitudes, les coutumes et les héritages, toutes choses qui ont un trait folklorique, par exemple, les danses et la musique traditionnelles, les vêtements traditionnels et d'autres caractéristiques d'un groupe donné, lesquels sont exotiques et attirent particulièrement les adeptes du voyeurisme et les touristes. Généralement, on rencontre ces caractéristiques plus dans les musées qu'à travers les représentations vivantes ou actuelles de la vie. En effet, ce sont des formes particulières d'exotisme, des habitudes et des artefacts réifiés ; de ce point de vue, la culture désigne les institutions vieilles et anciennes ainsi que des attributs culturels. Ces formes d'exotisme particulières deviennent des moyens pour inventer «l'autre». Ce niveau de compréhension de la notion est conceptuellement réducteur et projecté, pour ainsi dire, l'aspect trivial et non l'aspect principal.

L'autre ensemble de significations tend à se rapprocher dans son appréciation et sa compréhension de l'usage scientifique et est plus répandu parmi les spécialistes. Pour ces derniers, la culture est la somme de tout ce qui constitue l'héritage de la créativité humaine. Elle est dynamique et englobe à la fois les réalités tangibles et intangibles, les représentations matérielles et immatérielles de l'ingéniosité humaine. La définition avec laquelle Tylor commence en 1871 son œuvre sur la *Culture Primitive*, est toujours appréciée parce que c'est succinct. La culture est «... cet ensemble complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, la coutume et toutes autres capacités

et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société."1 C'est par conséquent un instrument que la société possède pour s'adapter à la nature. Cette instrumentation comprend des outils physiques, concrets et tangibles, mais aussi des réalités intangibles sous forme de connaissances, de compétences acquises et des formes d'organisation sociale. Parfois, l'idée de «culture» met l'accent sur les aspects communicationnels et très significatifs de la vie sociale, qui vont du langage oral et écrit aux significations collectivement partagées et véhiculées par des symboles, des notes tangibles et intangibles, des personnes, des événements et des activités sociales.

Effectivement, il s'agit d'un mode de significations et de pratiques transmis par l'histoire et codé en significations socialement perceptibles. C'est un système de conceptions transmis de générations en générations et exprimé sous forme symbolique et institutionnalisé par le biais duquel les hommes communiquent et normalisent leurs connaissances, hypothèses et attitudes dans le cadre de leur existence sociale.

Les cultures ne sont pas des entités étanches ou des systèmes fermés. Elles se répandent, s'entremêlent et s'interpénètrent en se mélangeant, en s'adaptant et en se métamorphosant en fonction des situations et des contextes historiques. Ainsi, en tant que phénomènes dynamiques, elles sont constamment en mouvement. Elles se développent et s'amenuisent en réaction aux conditions sociales. La distinction ou la disparition sont des réalités historiques auxquelles sont confrontées toutes les cultures. Cependant, l'une ou l'autre des possibilités dépend de la manière dont les circonscriptions culturelles accordent de l'importance à leurs cultures, et de leur engagement ou de leur soumission à l'hégémonie des autres cultures. La domination et l'impérialisme entraînent très souvent une domination culturelle des autres. Les cultures dominées s'affaiblissent relativement et finissent éventuellement par disparaître si les effets de l'impérialisme sur le plan culturel ne sont pas contrecarrés ou contrôlés.

L'un des résultats les plus profonds de la rencontre avec l'Occident en Afrique a été ce que je qualifierais de *dénationalisation culturelle des sociétés africaines*. Je veux dire par là la récession généralisée ou l'effacement des traits, des valeurs et des institutions culturels historiquement indigènes et leur remplacement par des substituts issus de cultures et de sociétés hégémoniques historiquement non-africaines. Pour les Africains, ce processus remonte au début de la conquête arabe de l'Afrique du Nord qui a commencé par l'Égypte. Au cours des siècles, le processus d'arabisation a continué sans interruption dans les régions septentrionales du continent. C'est un processus que certains observateurs et de nombreux étudiants de l'histoire africaine ont eu tendance à négliger et à sous-estimer dans le passé. En ce qui concerne le Soudan, Hashim Mohammed Jalal écrit que: «l'indépendance, l'islamisation et l'arabisation ont été communément partagées par les gouvernements successifs comme des politiques imposées par l'État»<sup>2</sup>.

---

1 Edward Tylor. *Culture Primitive : Recherches sur le développement de la Mythologie, la Philosophie, la Religion, le Langage, l'Art et les Coutumes*. John Murray. Londres. Vol. 1871. P1

2 La langue arabe est devenue plus répandue en Égypte avec l'introduction de l'islam, surtout depuis qu'il n'y avait pas une seule langue égyptienne. La langue copte était limitée et non officielle, suivie par la langue officielle grecque, puis la langue arabe est entrée en Égypte à partir du septième siècle AD/ unième siècle AH. L'arabe est une langue riche et complète, et les gens ont pu s'en servir pour tout exprimer. L'arabe devint la langue du « *divan* », ou conseil des ministres, et la langue d'enseignement. Avec l'avènement de l'ère du Xe

Cela est dû au fait que l'on considérait que le milieu du Soudan représente l'ensemble du pays. Les gouvernements de la période post-indépendance ont traité le Soudan comme étant composé des : (a) Arabes nobles au milieu, (b) des Africains musulmans à la périphérie, qui ayant probablement du sang arabe sont censés subir très rapidement le processus d'arabisation afin d'être honorés par l'arabisme, et (c) des esclaves qui ne se sont pas encore défaits de leur africanisme noir par l'Islam et une goutte de sang arabe noble. Ceux-ci n'ont pas de place dans l'arène du pouvoir. S'il avait été autorisé, ce préjugé aurait créé un Etat d'apartheid institutionnel<sup>3</sup>. "Cette réalité a contribué dans une large mesure à la majeure partie des tensions et conflits actuels qui ont miné l'Etat soudanais depuis 1955. Afrik-News d'avril 2010 dans un article intitulé : *la Mauritanie: l'arabisation n'a rien à voir avec l'islam* a affirmé que «le gouvernement mauritanien ... s'est exprimé sur la question brûlante de l'arabisation qui avait été soulevée le 1<sup>er</sup> mars par le Premier ministre et le ministre de la Jeunesse et de la Culture. L'arabisation en Mauritanie a provoqué un grand tollé chez les Négro-Mauritaniens qui ont exprimé des préoccupations quant à l'oppression culturelle, politique, économique et sociale des arabo-Berbères au pouvoir. La Mauritanie, une mosaïque culturelle et linguistique, est depuis mars en proie au mécontentement d'une partie clé de ses populations négro-mauritaniennes qui ont démontré leur mécontentement vis-à-vis de l'intention de leur gouvernement d'arabiser l'administration et le système éducatif. Ces arguments ont été fermement démentis .... «Rien n'a changé, la Mauritanie d'avant le 1<sup>er</sup> mars reste la même, le gouvernement n'a pas opté pour une arabisation complète », a déclaré le ministre de l'Enseignement supérieur, Ahmed Ould Bahya à un grand nombre d'étudiants rassemblés à l'Université de Nouakchott. Sa déclaration intervient après deux discours controversés prononcés par le Premier ministre, Mohamed Ould Moulaye Laghdaf, et le ministre de la Jeunesse et de la Culture, Cissé Mint Boide, le 1<sup>er</sup> mars, une journée consacrée à la commémoration de la promotion de la langue arabe sous le thème : « la langue arabe est la langue de notre religion et de notre identité ». « La civilisation mauritanienne est arabo-islamique! », a jouté le ministre de la Jeunesse et de la Culture. Ces commentaires jugés ségrégationnistes ont choqué et ému les négro-mauritaniens qui se sont déchaînés. On pouvait lire sur les pancartes, «Non à une arabisation complète», «Pas de discrimination!», «Nous sommes tous égaux!», lors des

---

*siècle, au quatrième siècle AH, les savants coptes ont commencé à composer des œuvres théologiques en arabe, ce qui indique que l'arabe était devenu la langue prédominante de l'enseignement. La langue copte a totalement perdu de son importance au cours du quatrième siècle AH (Xe siècle AD), étant donné que les livres coptes de Saïd Ibn Al-Batreek et Saverace Al Ashmoniny ont été écrits en langue arabe alors qu'ils étaient destinés à un public copte. La propagation de l'Islam et la langue arabe en Égypte a été soutenue par le calife Abd al-Malik Ibn Marawan grâce à son œuvre «l'arabisation de la Monnaie et Divan dans les bureaux du gouvernement à année 78 AH (697 après JC).« Les coptes ont été obligés d'apprendre la langue arabe pour conserver leur emploi dans les bureaux du gouvernement. Puis calife abbasside Al-Mustasim décida d'abandonner l'arabisation des bureaux du gouvernement. Les Arabes et les Coptes sont devenus égaux et les obstacles entre les deux parties ont été dégaugés. L'arabe s'est ensuite propagée chez les Égyptiens. Dans 400 ans, depuis la conquête arabe de l'Égypte, l'Égypte a abandonné sa langue nationale et totalement adopté la langue arabe, tandis que d'autres pays musulmans comme l'Iran n'ont pas renoncé à leur langue nationale. Voir, diffusion de la langue arabe.*

[www.ernalegypt.org/EternalEgyptWebsiteWeb/HomeServlet?ee\\_website\\_action\\_key=action.display.module&stor\\_y\\_id=&module\\_id=234&language\\_id=1&text=text](http://www.ernalegypt.org/EternalEgyptWebsiteWeb/HomeServlet?ee_website_action_key=action.display.module&stor_y_id=&module_id=234&language_id=1&text=text)

<sup>3</sup> Muhammad Jalal Hashim. Islamization and Arabization of Africans as a Means to Political Power in the Sudan. Mimeo. July, 2009.<http://mjhashim.blogspot.com/2009/05/islamization-and-arabization-of.html>

manifestations estudiantines du 25 mars et du 6 Avril. « L'avenir pacifique de la Mauritanie peut difficilement être assuré si ces contradictions ne sont pas résolues de manière satisfaisante. En outre, étant donné les dimensions des tensions inhérentes, les conflits qui en découleront ne pourront pas être contenus à l'intérieur des frontières du pays.

Dans toute la zone s'étendant de la Mauritanie au Soudan, l'arabisation a continué à éroder pendant des siècles les attributs culturels et sociaux africains des peuples autochtones. Les Berbères étaient les premiers à être arabisés dans la région. Ensuite, ils sont devenus en partie des instruments pour poursuivre l'arabisation d'autres groupes dans la région. Dans l'ensemble de la région, la résistance à l'arabisation continue. L'arrivée tardive de l'Occident s'est surimposée à l'influence arabe, mais elle n'a jamais complètement stoppé l'expansion de l'arabisme.

La conquête occidentale et l'établissement du pouvoir occidental ont ouvert la voie à l'instauration de l'administration et de l'éducation occidentales ainsi qu'à l'introduction du christianisme occidental et à l'imposition des langues coloniales comme des attributs de l'élite.

De nos jours, ce processus est inclus dans la notion de mondialisation dans un sens culturel et, tout au moins en Afrique, il avance à un rythme qui fait penser que si le processus n'est pas contrôlé afin que les Africains retrouvent les caractéristiques fondamentales de leurs langues, cultures et histoires, l'effacement culturel des Africains peut atteindre un point de non-retour. Ce processus de dénationalisation a touché tous les domaines de la vie sociale, notamment la vie religieuse et les traditions africaines, les langues, les modes de vie, les habitudes de consommation, les valeurs et les structures normatives. Aujourd'hui, ses principaux agents sur le terrain sont les élites africaines.

Depuis que Thabo Mbeki s'est prononcé sur la vision d'une Renaissance africaine, l'imagination des Africains en général et des Sud-Africains, en particulier, a été ravivée. Le charme de l'idée est qu'elle est chère à la plupart des Africains qui, se rendant compte de la stagnation et, dans certains cas, de la régression des dernières décennies après l'indépendance, souhaitent et désirent ardemment voir s'améliorer le destin de l'Afrique et des Africains. L'expérience de l'ère postcoloniale a suscité, au début, de grands espoirs de progrès social. Cela ne s'est pas matérialisé et au fur et à mesure que la situation se détériore, une ambiance de tristesse, de désespoir et de découragement plane au-dessus de l'Afrique et des Africains. Les étrangers parlent d'«afro-pessimisme». En ce qui me concerne, je dirais que nous étions trop optimistes alors que rien ne justifiait notre optimisme. La transition de l'ordre politique africain du colonialisme au post-colonialisme était en fait une transition du colonialisme au néo-colonialisme. Alors que certains pensaient que le post-colonialisme constituerait une base pour un développement plus libre, plus autonome et plus indépendant, un examen attentif de l'Etat postcolonial révèle qu'il était vicié dès le départ. Depuis le début il n'a jamais été prévu d'accorder aux Africains une liberté politique et économique totale ; l'utilisation des élites créées à l'image culturelle des maîtres coloniaux avait pour but de renforcer pendant très longtemps la domination des anciens maîtres de la vie des colonisés. Ces élites culturellement asservies qui continuent à se reproduire assurent la persistance téléguidée, en grande partie, de la domination occidentale.

Le post-colonialisme a ainsi ouvert la voie à l'émergence de nouvelles élites indigènes, généralement issues de la masse (contrairement aux élites indigènes sous le colonialisme). Ces nouvelles élites de l'ère postcoloniale étaient généralement plus nombreuses, mais n'avaient pas le même degré d'indépendance financière que les premières élites qui étaient principalement professionnelles. En fait, leurs références étaient nettement plus petites-bourgeoises que celles de leurs prédécesseurs. Au Ghana, on les appelait les *Véranda boys*, en faisant allusion aux masses semi-lettrées des centres urbains qui trainaient devant les vérandas en ville. Les gens comme eux existaient partout sur tout le continent. En tant qu'héritiers d'un État colonial, beaucoup tentaient trop rapidement de prospérer. Cette précipitation les prédisposait aux dangers et aux tentations de la corruption et de la cupidité, et avec le temps, face à la diminution des trophées et des ressources pour marquer leur élévation sociale, la corruption devenait endémique et ancrée dans leur culture. Ils étaient également impatients d'exhiber leurs acquisitions en adoptant des modes de vie ostentatoires qui allaient à l'encontre du genre de productivité nécessaire pour justifier économiquement la voracité de leurs habitudes de consommation.

Les puissances métropolitaines également n'arrêtaient pas de tirer des profits de leurs anciennes colonies. Les termes défavorables de l'échange, les investissements limités de capitaux dans les industries d'extraction de produits primaires, la privatisation débridée de l'industrie naissante qui a constamment mené à la dénationalisation économique des pays africains dans un processus orchestré par les institutions de Bretton Woods, la Banque mondiale et le Fonds monétaire international (FMI) sont autant d'exemples. Les pays africains ont, en particulier ces dernières années, fait l'objet d'une pression croissante pour supprimer tous les droits de douane et la protection de leurs marchés locaux, afin de permettre aux produits métropolitains souvent subventionnés à la source de pénétrer et d'envahir le marché local. Cela a occasionné des dégâts supplémentaires aux petites bases industrielles que beaucoup de pays africains ont mises en place au fil des années. D'autre part, les produits agricoles africains, qui pouvaient être vendus à des prix compétitifs sur les marchés métropolitains, sont limités ou interdits par des mesures protectionnistes de ces économies métropolitaines. Un message persistant d'allègement de la dette des pays pauvres est resté sans effet. Il y a plusieurs années, Gerhard Schröder, alors chancelier allemand, déclarait que : « le fait de n'offrir qu'un allègement de dette n'a pas de sens ; ces pays doivent pouvoir vendre leurs produits ». Les pays du G8 ont observé qu'« en particulier, de nombreux pays en développement, particulièrement en Afrique, se développent trop lentement. La pandémie du VIH / sida aggrave la situation. ... Nous sommes particulièrement préoccupés par la gravité des défis auxquels sont confrontés les pays les moins avancés, en particulier ceux d'Afrique »<sup>4</sup>. Fait remarquable, au cours de la réunion, le Président américain Bill Clinton a refusé d'engager les puissances du G8, à fixer une date butoir pour ouvrir leurs marchés aux pays les plus pauvres du monde. Certains des pays du G8 avaient proposé, sans succès, que 25 produits agricoles provenant des pays en développement soient cités comme des denrées prioritaires lors de l'ouverture des marchés. Il s'agit notamment des produits sensibles aux lobbies agricoles aux États-Unis et en Europe, par exemple les bananes, les agrumes, l'huile d'olive et la viande bovine.<sup>6</sup> « Mme Ann Pettifor, Directrice du Jubilé 2000, de nationalité britannique, aurait déclaré que le manque de

---

<sup>4</sup> See, 'Share the wealth' is call of G8 nations. *Business Day (Business Report South Africa)*. Monday, July 24, 2000. P. 1

nouvelles initiatives d'allégement de la dette des pays pauvres signifie que la réunion des dirigeants des puissances ici au Royaume-Uni a été un fiasco. « Cette rencontre était dénommée le sommet raté », dit-elle, en ajoutant que la frustration des groupes tels que le Jubilé conduirait à des manifestations « qui éclipsaient les événements à Seattle ». Les manifestations de l'an dernier, à Seattle, marquées par de fréquentes explosions de violence, avaient perturbé une réunion sur le commerce mondial et terni l'image verte et agréable de la ville. « Je pense que l'inaction du G8, cette semaine, traduite par son refus de relâcher sa détermination à tourner le dos aux pauvres aura de graves conséquences »<sup>7</sup>. Agbohohou a démontré de façon convaincante que les règles et les modes de fonctionnement de la structure francophone du CFA et de la zone Franc assurent principalement des profits à la France et à la Communauté européenne. Fondamentalement, ils ne sont d'aucune utilité à l'Afrique<sup>8</sup>.

Une décennie après le début du 21<sup>ème</sup> siècle, on constate que les facteurs qui militent contre les progrès de l'Afrique montrent très peu de signes de relâchement. On compte environ 30 conflits graves dans le monde contemporain ; près de la moitié de ces conflits se déroule sur le continent africain. Les guerres et les conflits créent toujours des conditions de migration forcée et des réfugiés. Parmi les 37 millions de réfugiés dans le monde aujourd'hui, plus de la moitié se trouve sur le continent africain. Les espoirs de développement de l'Afrique sont donc restés un phénomène insaisissable et un mirage constant. Il semblerait que les circonstances actuelles ne pouvant pas permettre de surmonter les entraves politique, culturel et économique du passé, la prospérité des Africains semble être sans cesse reportée à plus tard.

Les obstacles économiques ont été construits sur une structure socioculturelle qui ne permet pas le développement. Il s'agit d'une structure qui aliène les langues et les cultures des masses et qui leur impose une copie peu conforme de la culture occidentale, par l'intermédiaire des élites toujours prêtes à imiter tant bien que mal les valeurs et hypothèses occidentales.

### **Les origines de l'idée de Renaissance**

Il y a des gens qui traitent l'idée d'une prise de conscience ou d'un réveil de l'Afrique avec mépris et dérision. Anthony Holiday décrit l'idée de Mbeki comme « la clairvoyance d'un Président »<sup>9</sup>. Les échecs cuisants actuels leur paraissent presque comme un défi permanent pour l'espoir. Il y a même de temps à autre des gens qui expriment leur désespoir en disant « nous sommes maudits ». En effet, ce point de vue n'est pas nouveau. C'était en réaction à de tels sentiments qu'Alexander Crummell avait écrit son œuvre *La Race Nègre N'est Pas Maudite* (1861). L'idée que les Africains sont maudits est aussi une image persistante de l'idée biblique de l'Ancien Testament selon laquelle les descendants de Ham seraient maudits. En Afrique du Sud, j'ai entendu dire que *Pliny* a peut-être réussi à marquer l'histoire à jamais en disant : *ex Africa semper aliquid novi* (toujours quelque chose de nouveau en provenance de l'Afrique), mais, la nouveauté qui vient presque toujours de l'Afrique est invariablement un nouvel épisode de tragédie aux proportions croissantes. Une lecture et une compréhension plus approfondies de la société et de l'histoire africaines nous permettent d'avoir une vision plus subtile et moins perpétuellement condamnée. Pour

commencer, plus de 90 *pour cent* de l'histoire de *l'homo sapiens* procède de l'histoire africaine. Il y a environ huit cents ans, de grandes régions de l'Afrique étaient socio-culturellement et structurellement en avance par rapport à la grande partie de ce qui constitue la société occidentale d'aujourd'hui. Qu'est ce que huit cents ans dans l'histoire africaine?

L'idée d'un réveil ou d'une renaissance africaine, comme je l'ai dit tantôt, n'est pas nouvelle<sup>10</sup>. Ce qui a fait la différence au niveau de chaque génération ou de chaque penseur a été parfois le terme ou le mot utilisé pour capter et refléter l'idée. L'idée abonde dans la littérature du nationalisme africain depuis le milieu du XIXe siècle, dans les œuvres de Martin Delany, Robert Campbell, Alexander Crummell, Edward Blyden, Africanus Horton, Mensah Sarbah, Attoh Ahuma, Mojola Agbebi, Bandele Omoniyi, Orishatuke Faduma, Pixley Seme, Marcus Garvey, Dube, Jabavu et d'autres plus proches de notre époque. Elle a émergé comme une réaction africaine moderne à l'émergence du pouvoir occidental sur le continent. Mbeki a été récemment son porte-voix principal. Les origines de son inspiration intellectuelle remontent à une confluence de sources de la diaspora africaine et à une réaction continentale africaine occidentalisée au succès écrasant de la puissance et de la technique occidentale en Afrique et dans le monde. On peut également reconnaître une autre source de cette inspiration, provenant des milieux plus traditionnels de chefs africains et des notables qui, voyant et reconnaissant le caractère dominant des idées de la technologie occidentale et de la puissance d'organisation, étaient animées d'un désir d'imiter les Occidentaux. Les idées concomitantes d'une renaissance variaient d'une personne à une autre et incluaient des points de vue qui étaient culturellement et principalement orientés vers l'occident et ce, par rapport à ceux qui étaient fondamentalement nativistes. Cependant, elles étaient toutes orientées vers les objectifs de développement de l'Afrique, la liberté et l'émancipation africaine. En somme, elles procédaient de la volonté de voir la société africaine s'affranchir des conditions de sous-développement qui en avaient fait une proie facile des intentions et des actions occidentales d'exploitation du continent.

Il est important de noter que, dès le début, il y a toujours eu un lien entre la diaspora africaine comme source des idées d'une renaissance africaine et les penseurs basés sur le continent. Cette dimension panafricaniste de l'idée d'une renaissance africaine est importante pour comprendre ses répercussions politiques et philosophiques et apparaît comme un programme de promotion de l'unité économique et politique de l'Afrique dans les œuvres de Cheikh Anta Diop et de Kwame Nkrumah. Cependant, ce qui est remarquable est que les penseurs basés sur le continent, notamment Sarbah, Omoniyi, Casely Hayford et Sekyi avaient tendance à être plus nativistes que Crummell ou Delany...

Allors que pour Crummell, les langues africaines, ont des «marques concrètes d'infériorité inhérentes à elles toutes, qui font qu'elles sont trop loin des langues civilisées»<sup>5</sup>, pour Casely Hayford ces langues méritaient d'être enseignées à l'université.

---

<sup>5</sup> Voir, *Alexander Crummell. The English Language in Liberia. 1861. Quoted here from J. Ayo Langley. Ideologies of Liberation in Black Africa. Rex Collings. London. 1979. P.357.*

Les thèmes courants dans la confluence des idées en provenance de l'Afrique et de sa diaspora et qui sous-tendent l'idée d'une renaissance africaine comprennent l'unité africaine, la liberté politique, le droit au retour de la diaspora et l'affirmation de sa propre culture. Au cours des deux derniers siècles, ou presque, à différentes étapes, ces questions ont émergé, mais l'accent, la mise en œuvre et le succès étaient différents. Les zones de peuplement au Libéria et en Sierra Leone représentaient des tentatives pour mettre en œuvre l'idée de rapatriement. Entre 1912 et 1914, *chief* Sam de la Gold Coast avait vainement tenté de plaider pour un rapatriement des Afro-américains<sup>12</sup>. Durant les années 1920, l'Universal Negro Improvement Association (UNIA) de Marcus Garvey, dans la poursuite de l'idée de rapatriement avait créé le malheureux projet Black Star Line<sup>13</sup>. La tradition a survécu jusqu'à présent dans la philosophie du mouvement rastafarien. Le droit de la diaspora à la citoyenneté africaine devrait être abordé si le projet de Renaissance africaine doit évoluer.

Peut-être le plus important parmi ces thèmes courants a été le mouvement pour la liberté coloniale. Entre 1955 et 1994, du Soudan à l'Afrique du Sud, la liberté coloniale était obtenue par la plupart des pays africains créés sous la tutelle coloniale. Ce que l'expérience d'un demi-siècle de liberté coloniale a toutefois démontré est que la liberté coloniale n'a accordé qu'une indépendance politique partielle. Dans presque tous les cas, la liberté coloniale était accordée plus selon les modalités des maîtres coloniaux qu'elle n'était conquise ou obtenue sans condition par les Africains. Ainsi, le néo-colonialisme a largement remplacé l'ordre colonial. Des progrès ont été réalisés sous le néo-colonialisme, mais ils sont en grande partie limités.

L'unité africaine, un projet tant vanté au début de la période postcoloniale, n'a permis de réaliser qu'une faible forme économique, politique, culturelle et institutionnelle dans l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA), et plus récemment, l'Union africaine (UA). Cette institution dans ses formes passées et présentes est plus un arrangement géographique et continental qu'une reconnaissance historique et culturelle de la volonté des personnes de descendance culturelle africaine d'unifier leur sort et leurs efforts historiques. En tant que tel, l'OUA ou l'UA a été un arrangement qui réunit deux des principales nationalités basées sur le continent, les peuples arabes et africains.

Alors que les nationalités arabes ont un cadre institutionnel pour l'unité de la «nation arabe», la Ligue arabe, les nationalités africaines n'ont pas une structure similaire qui reconnaît leur nation. C'est un défi politique majeur qui devra être abordé dans le cadre du projet de renaissance africaine.

### **Culture et langue: la clé**

Alors que les autres thèmes mentionnés ci-dessus ont été partiellement abordés à divers degrés, les questions relatives à la culture et aux langues en particulier, ont été non seulement sous-estimées, mais elles ont aussi été sérieusement négligées. Dans l'œuvre de Wilson : *les origines du nationalisme ouest-africain de l'Ouest*, il fait l'observation suivante tirée de la logique de Casely Hayford :



"Tout au long de l'histoire, de nombreux peuples ont été contraints de céder à une puissance supérieure, mais aucun n'avait succombé en conservant ses propres valeurs et la logique de ses propres idées. Si l'Africain pouvait suivre son propre génie, il pourrait tôt ou tard triompher. Comme Blyden, dont il était fier d'être un disciple, Casely Hayford pense que pour le moment l'Africain instruit à l'école européenne doit jouer le rôle d'un conservateur sophistiqué qui explicite et préserve les idées de l'Afrique traditionnelle<sup>15</sup>. "En lisant Sun Yat Sen, on rencontre la même idée, à savoir «la modernisation sans l'occidentalisation»<sup>16</sup>. Selon l'auteur, ce message est incontestable. En effet, je dirais que la principale raison pour laquelle l'idée d'une prise de conscience africaine a été si difficile à atteindre est directement liée à l'érosion de la base culturelle de la société africaine ; l'émergence d'élites éprises de la culture occidentale sans réserve ni restriction. Au centre de cette réalité il y a ce qui peut être décrit comme la "paganisation" des systèmes religieux et rituels africains. Mais ce qui est encore plus fondamental, c'est la dévalorisation culturelle et sociale du rôle des langues africaines.

Dans un article précédent, j'ai fait la mise au point suivante :

.... Tous les principaux groupements historiques et culturels dans le monde sont attentifs et estiment leur patrimoine. Fait remarquable, à l'exception des Africains, aucun des peuples colonisés par l'Europe n'a cédé sur le plan culturel au point de paganiser ses croyances et les rituels religieux et traditionnels ; bref, déclarer que les traditions religieuses de ses ancêtres sont détestables. Ils ont au pire des cas considéré leurs pratiques traditionnelles comme étant égales aux confessions religieuses reçues et importées. Dans un certain nombre de cas, ces pratiques religieuses importées ont été carrément adaptées au contexte indigène et réformées pour correspondre aux systèmes culturels locaux. Sans la reconnaissance et l'usage de notre patrimoine historique et culturel, nous ne saurions être un peuple. Il est évident que tous les peuples du monde se développent et évoluent sur la base de leur culture et de leur histoire, tout en absorbant tout ce qui peut être absorbé de l'extérieur pour renforcer leur propre patrimoine sans toutefois l'abandonner. Nous pouvons à peine gagner le respect de soi et l'égalité auprès des autres peuples dans la communauté humaine, si nous persistons à nous afficher comme des gens sans aucun repère historique ou culturel dont nous sommes fiers, et que nous voulons fermement garder. Bref, nous ne pouvons pas évoluer, si nous nous comportons comme des gens qui n'ont aucun respect pour eux-mêmes, mais plutôt pour les biens culturels et les valeurs des autres.<sup>6</sup>

Le fondement sur lequel repose et se développe la culture est la langue. La langue reflète l'expérience de ses utilisateurs et sert de dépositaire clé de l'expérience collective de ses locuteurs. C'est dans la langue que la créativité et les traditions novatrices de ses créateurs et utilisateurs sont institutionnalisées ; c'est dans la langue que s'effectuent que les processus de production et de reproduction de la connaissance.

Le développement et l'usage des langues africaines pour toutes les transactions sociales y compris l'éducation est le seul moyen d'assurer l'émancipation culturelle des masses en

---

<sup>6</sup> cf. K.K. Prabh. *Beyond the Color Line: Pan-Africanist Disputations*. Africa World Press Inc. Trenton, New Jersey. 1998. P.34.

Afrique. Ce n'est qu'à travers l'usage des langues africaines que la connaissance peut être canalisée dans les cultures de la majorité écrasante des Africains de manière à assurer son usage et sa compréhension par les Africains. La condition est que les langues africaines ont besoin d'être écrites et intellectualisées. Le fondement et la logique de cet argument sont qu'une renaissance africaine ne sera possible que si ces processus reposent sur l'utilisation effective de la culture africaine et des langues africaines, en particulier.